THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1223



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



Procès verbal
de la Séance
du Club du 9.

PROCES-VERBAL

DE LA SÉANCE DU CLUB DE QUATRE-VINGT-NEUF.

Du 30 septimbre 1790, à onze heures du soir.

Par un des Auteurs des Actes des Apôtres, caché dans un coin.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

Se vend à Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

PROCES-VERBAL

DE LA SÉANCE DU CLUB DE QUATREVINGT-NEUF.

Du 30 septembre 1790, à onze heures du Soir.

Par un des Auteurs des Actes des Apôtres, caché dans un coin.

DUPONT *seul.*

AH! la maudite Assemblée que cette Assemblée nationale! au moment où on croit la tenir, elle nous échappe. Voilà encore les assignats passés, & la constitution sauvée. Ces Jacobins ont le diable dans le corps : ils ne sont qu'une poignée, & ils nous font la loi. Cependant nous avions bien conduit notre barque, je ne me reproche rien... C'est une fatalité... & ma conscience...

DUQUESNOI *arrivant.*

Mon ami, je ſorts de chez Champion (de Cicé) : nous avions un bon dîné ; mais je n'ai pu manger, j'ai le géſier racorni. Voilà toutes les places de procureur du roi diſtribuées : nous avions compté ſur cette manne pour nous faire des créatures, mais les enragés, les populaciers de jacobins, qui ſe f... des places de procureur du roi, ſont encore en majorité. Voila les aſſignats paſſés, le châtelet traîné dans la boue, & bientôt nos chers miniſtres....

DUPONT.

Chut!.. il y a du monde dans le Palais-royal au deſſous des croiſées, parlons bas ; car ſi un miniſtre part, il eſt dans mes *principes civiques* de cajoler ſon ſucceſſeur, & peut-être eſt-il là qui nous écoute. Tu vois, mon pauvre Duqueſnoi, que tous nos reſſorts ſe détraquent ; nous avons été trop vîte, nous nous ſommes crus les plus forts, & nous avons été démaſqués ; notre comité va à tous les diables ; comment faire ?

DUQUESNOI.

Il ne faut pas perdre courage, il nous reſte encore bien des reſſources ; nous avons à faire

paſſer la cour de révifion; c'eſt-là le hic : il eſt bien important que ce ſoit le roi qui en choiſiſſe les membres, car j'ai bien compté ſur cette aubaine pour moi & nos amis. Ma femme a l'entrepriſe de moitié des emplois; elle m'a dit ce matin que le garde-des-ſceaux l'avoit aſſurée que *ça iroit*, mais qu'il falloit de la patience. Le vertueux Deſmeuniers doit mettre ſon affaire dans le bon chemin : il n'eſt pas très-mécontent des adminiſtrations de diſtrict; il y en a beaucoup dans nos intérêts. On eſpere que les tribunaux ſeront compoſés encore mieux, & les procureurs du roi ſont parfaitement choiſis.

DUPONT.

Oui, mais le peuple s'apercevra bien vîte que ces gens-là ne ſont que des eſpions de la cour, & garre la lanterne,

DUQUESNOI.

Allons! fi donc, cette folie eſt paſſée; le François n'y reviendra pas: vous voyez bien que la cour ſe conduit comme ſi la lanterne ne l'eût jamais éclairée. Il ne faut pas trembler, mon ami, Lafayette veille.

DUPONT.

Ma foi j'ai eu chaud, le jour que j'ai été preſſé

par la foule en ſortant de la ſalle : j'avois un reverbère ſur le nez, & je n'étois pas fort tranquille. J'avois promis aux adminiſtrateurs de la caiſſe-deſcompte d'empêcher les aſſignats ; c'étoit un coup d'or ; je ne ſais pas encore comment je l'ai manqué : 89 étoit diſpoſé à merveille ; nous étions bien sûrs des noirs ; il y en avoit même, parmi les Jacobins, quelques-uns de ſéduits par les adreſſes que nous leur avions fait parvenir de leur ville ; cela devoit aller tout ſeul. N'eſt-ce pas mon petit libelle, que le peuple a mal pris, qui a tout gâté ?

DUQUESNOI.

Il eſt vrai que cela n'a pas fait de bien, & quoique, lorſque provoqué par Barnave, vous avez doublé votre manteau pour déclarer que vous étiez *le citoyen* qui avoit compoſé cet ouvrage, nous ayons couvert de nos applaudiſſemens les huées de ces enragés, les tribunes n'en ont pas été la dupe. Ah mon ami ! les tribunes ſont tout Jacobins, & c'eſt cette opinion publique qui nous tue.

DUPONT.

Que diable s'y ſeroit attendu ? voila la premiere fois, quand on donne au peuple des inquiétudes ſur le prix du pain, qu'il ne prend pas le change : j'eſpérois au coetraire.....

DUQUESNOI.

C'eſt auſſi ce fou de Dépreſmenil, qui, avec ſon projet, eſt venu tout gâter. Il ne rêve que parlement. Voila un beau ſyſtème! Nous n'en voulons pas : ces gens-là ont toujours été oppoſés à la prérogative royale, & les miniſtres avoient quelquefois peur d'eux. Ce fou-là, par ſes prétentions, a rallié le parti patriote que nous avions eu tant de mal à diviſer. Ces ariſtocrates ſont-là cinq à ſix qui, par leurs exagérations, déſuniſſent tout.

DUPONT.

Ah! je le ſais bien, & mon bon ami le Couteulx me le diſoit encore hier. Il en a bien du regret, car il avoit joliment travaillé à Rouen. Mais ſais-tu bien une choſe toi?... c'eſt que le roi aime les Jacobins.

DUQUESNOI *effrayé.*

Cela n'eſt pas poſſible!

DUPONT.

Cela eſt très certain: je ne puis en donner ma parole d'honneur; mais je t'offre des gages. Le roi abhorre les ariſtocrates parce qu'il ſait qu'ils voudroient voir ſon royaume en cendres,

& qu'ils le déteſtent pour n'avoir pas voulu ſe prêter à leurs fureurs. Il ne nous aime pas non plus, il convient que ſes miniſtres ont des amis dans ce comité; mais il penſe que le ſyſtême général de 89 eſt de former de la France une république fédérative. Effectivement l'abbé Syeys, &c.; mais il voit dans les Jacobins des hommes qui n'ont jamais dévié, qui ont fait la conſtitution; & qui ſacrifieront tout pour la maintenir. Et dans le fond le roi l'aime la conſtitution, il prétend qu'il ſera plus heureux qu'il n'étoit.

DUQUESNOI.

Eh bon dieu! eſt-ce qu'on ne le trompe plus?

DUPONT.

Si vraiment, tant qu'on peut; tu ſens bien que le parti.....

DUQUESNOI.

A la bonne heure, car ſi le roi étoit une fois content de la révolution, que deviendroient ſes miniſtres?

DUPONT.

Eh! ſes miniſtres auront toujours un bon lot. La reſponſabilité eſt une chimere, & avec un peu d'intrigue, ils ſeront toujours les maîtres.

Tiens Duqueſnoi, tu n'eſt qu'un enfant en politique; tu n'as jamais été qu'un petit avocat de Lorraine. Je penſe bien que tu ne veux pas retourner dans ta province: tu as fait venir ta femme; elle eſt aimable, & on dit..... Tu es malin; je te vois manœuvrer: il n'y a pas de mal à cela, c'eſt pour le bien. Mais j'ai été, moi, l'ami de cœur de tous les miniſtres des finances depuis le *trois fois grand* Turgot. Eh bien! dans le tems de leur deſpotiſme, ils n'étoient les maîtres de rien; ce ſont toujours les intrigans qui gouvernent, quelle que ſoit la forme du gouvernement. L'eſſentiel eſt de nous débarraſſer de cette légiſlature-ci, & de prendre bien nos précautions pour qu'on ne puiſſe pas renommer à la prochaine ſeſſion de ces enragés Jacobins, qui viendroient encore gâter tous les autres: ce ſont des diables que ces hommes là; ils ſont engoué de leur ouvrage, ils le ſuivroient juſqu'au tombeau; mais ſi nous avons une légiſlature *bien neuve*, pour peu qu'elle ſe compoſe, comme le ſont la plupart des diſtricts avec un peu d'argent & des dînés, on en viendra à bout. D'ailleurs l'amour-propre eſt facile à perſuader: on leur dira qu'il n'y a point de raiſon pour qu'ils n'aient pas le même droit que leurs prédéceſſeurs; que ce ſont les circonſtances

qui en ont fait le pouvoir conſtituant, & que les circonſtances exigent de même que ceux-ci prennent ſur eux de rectifier les erreurs que les autres ont commiſes. Il ſera facile d'exciter dans les provinces quelques oppoſitions à l'exécution des décrets, & on leur perſuadera que pour pacifier le royaume il faut changer la loi. La minorité criera, mais on la laiſſera crier Nous aurons la majorité, nous commencerons prudemment par des décrets bien ſages; enſuite nous les ferons revenir contre les articles conſtitutionnels qui ne nous conviennent pas, & le peuple s'y ſoumettra ſans effort. Voilà le fin mot.

DUQUESNOI.

Ah ! cela eſt bien à déſirer ! N'eſt-il pas affreux, par exemple, que nous ne puiſſions être nommés à aucun emploi ? Tenez, mon ami, il faut que je vous confie ma détreſſe. Je n'ai point de fortune ; j'avois mille écus de traitement par an comme procureur-ſyndic de la commiſſion intermédiaire de Nancy, 18 liv. par jour comme député à l'aſſemblée nationale : je vais perdr tout cela, & ſi je ne ſuis pas dédommagé avant que le garde-des-ſceaux quitte ſa place, que deviendrai-je ? que deviendra ma charmante femme ?

DUPONT.

Oh ! ta femme, tant quelle ſera jolie, ſe tirera toujours bien d'affaire ; quant à toi tu viendras chez moi, je te donnerai à copier quelques-uns de mes mémoires diplomatiques ou économiques, & nous attendrons des circonſtances plus heureuſes en buvant du cidre. A toute événement, je te promets la ſurvivance de ma charge de balai d'anti-chambre.

DUQUESNOY.

Fort bien, cela me tranquilliſe un peu. Mais que va devenir notre club ? On le déſerte chaque jour ce pauvre 89 ; & notre comité de correſpondance qui ne reçoit pas une lettre par mois, tandis que ces enragés de Jacobins ont plus de 180 ſociétés affiliées ; ils en ont même dans Paris ; & on prétend qu'inceſſamment ils en auront dans toutes les ſections de la capitale : ſi cela arrive, la choſe miniſtérielle eſt perdue.

DUPONT.

Mon ami, il faut faire tête à l'orage ; ſoyons toujours de francs, de loyaux citoyens, & eſſayons du moins d'étançonner notre édifice, je te fais ſecrétaire, & moi préſident du club ; nous mon-

terons à la tribune à tour de rôle ; nous applaudiront beaucoup ; nous ferons un bruit du diable, & les curieux du palais-royal croiront que nous sommes en forces.

DUQUESNOI.

Mais que deviennent nos coryphées ? Ils nous ont donc abandonné ? Seroient-ils passés aux Jacobins ?

DUPONT.

Non, ils les déteſtent. Mais eſt-ce que tu ne sais pas qu'ils s'assemblent ailleurs ? Le général le leur a conseillé, & il espere leur affilier le club des représentans des gardes nationales du royaume. Ce sera là un fier coup !

DUQUESNOI.

Ah ! quelle joie ! & ils ne nous en ont rien dit ; c'eſt une perfidie....

DUPONT.

Mon ami, nous ne courons pas le même bord ; toi & moi nous sacrifions tout ce que nous avons de bonne-foi & de cœur à la politique des miniſtres ; mais eux servent ou deſſervent les miniſtres au gré de leur ambition perſonnelle.

DUQUESNOI.

Je vois bien que je ne ſuis qu'une bête : ſi cependant je pouvois être préſident de l'Aſſemblée nationale, cela me donneroit un grand relief ; & d'ailleurs je pourrois profiter de ma quinzaine pour....

DUPONT.

Allons, ſi donc ! Tu eſt ventriloque ; cela ne ſe peut pas : tu vois bien que quand tu montes à la tribune, que tu alonges tes grands bras ſans rien dire, on te prend pour un héron qui pêche des gougeons, & on ſe moque de toi. Moi du moins j'ai de la témérité, des poumons & en parlant toujours malgré le tumulte, j'obtiens à la fin du ſilence : j'ai d'ailleurs pour moi *les bas-côtés* ; c'eſt-là où ſe tient toute la finance qui m'eſt dévouée, & avec eux je me moque des enragés. Je n'ai pas à la vérité été fort ſatisfait de ma préſidence : ils m'apeloient le nageur ; c'eſt une injuſtice, car il me ſemble que j'y mettois beaucoup de nobleſſe. Je n'ai pas pu eſcobader comme je l'aurois voulu, ſur-tout ſur l'article de ma penſion ; mais enfin tu n'y aurois pas tenu toi ; ils tauroient chaſſé honteu-

ſement ; ainſi crois - moi, n'y penſe pas, cela te mettroit trop à nu.

DUQUESNOI.

C'eſt pourtant dommage : il me ſemble que je figurerois avec bien de la dignité dans le fauteuil ; & puis je fais une réflexion profonde : on ne ſe ſouviendra plus, dans un ſiecle, du caractere de ceux qui ont fait la révolution ni de la turpitude des oppoſans ; le nom ſeul du préſident paſſera à la poſtérité, & j'aurois bien déſiré que les petits Lorrains euſſent parlé un jour, quand ils ſeroient devenus grands, avec un ſaint reſpect du *préſident Adrien Duqueſnoi*, comme on célébrera le *préſident Dupont*, *mon ami*.

DUPONT.

Sottiſe que cela. Ne vois-tu pas que ces folliculaires, & ſur-tout cet enragé Moniteur, qui n'a pas ſeulement la complaiſance de permettre qu'on lui préſente des impromptus, faits à loiſir, & qui nous rend tout bêtement les choſes comme elles ſe diſent à la tribune, amaſſent des matériaux pour l'hiſtoire ? Tu vois donc bien, mon pauvre Duqueſnoi, que l'avenir nous échappera :

Tirons parti du préſent, c'eſt le plus ſage, & tu es en belle-paſſe pour être mieux conditionné qu'un autre de la tête aux pieds.

DUQUESNOI *ſe grattant le front.*

Ah ! c'eſt ce qui me conſole ; mais enfin, qui eſt-ce qui paiera les frais de notre club de 89 & de notre journal ? Nous avons reçu des abonnemens, il faudra donc les rendre ?

DUPONT.

Ma foi, il n'y a pas de notre faute, & nos abonnés ſont trop bons patriotes pour ne pas faire ce ſacrifice ſans regret ; quant aux frais du club, arrangez cela avec le garde-des-ſceaux. Je vais me coucher.... (d'un ton grave) *La ſéance eſt levée.*

DUQUESNOI.

Et moi je vais réfléchir ſur les abus de la liberté de la preſſe, car ma femme n'eſt pas rentrée.

De l'imp. de GARNERY, rue Serpente, no. 17